

## Poèmes

Werner Söllner

Volume 44, Number 4 (258), November 2002

Face au monde, figures du poète

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33001ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Söllner, W. (2002). Poèmes. *Liberté*, 44(4), 14–25.

# Poèmes

Werner Söllner

traduit de l'allemand par Hélène Dorion  
avec la collaboration de Reinhardt Gutsche

## Über den dächern von Amsterdam

In einer fremden Stadt  
im Lande Nie  
hat mich mein Vater besucht.

Ich hab ihn gerufen. Auf dem Dach  
eine Taube, auf dem Fensterbrett die blinde  
fremdelnde Katze, auf dem Tisch eine Tasse  
Kaffee. Wolken aus Milch.

Er hat auf dem Korbstuhl  
geessen, zögernd und still. Ein bißchen  
entfernt. Als sei er, wie früher, anderswo  
zuhause. Und dort jemand anders. Genosse  
Gott zum Beispiel, im irdischen Paradies  
im Exil. An den Händen dünne  
altersfleckige Haut.

Mit lauter Stimme  
hab ich erzählt. Von Angstlust  
und Schuld, von Krieg und Schweigen  
in mir. Vom Erbe. Von früher und nie.

### **Au-dessus des toits d'Amsterdam**

Dans une ville étrangère  
du pays – *Jamais*  
mon père ne m'a rendu visite.

Je l'ai appelé. Sur le toit  
un pigeon, sur le rebord de la fenêtre, le chat  
aveugle, frayant avec des étrangers ; sur la table, une tasse  
de café. Des nuages de lait.

Mon père était assis sur la chaise en osier  
indécis et silencieux. Quelque peu  
distant. Comme avant, lorsqu'il était  
chez lui. Et quelqu'un d'autre là-bas. Camarade  
Dieu, par exemple, en exil  
au Paradis terrestre. La peau mince de ses mains  
avec des taches de vieillesse.

À voix haute,  
je me suis mis à raconter. Le désir  
d'avoir peur, la culpabilité, la guerre et le silence  
en moi. L'héritage. D'autrefois et de – *Jamais*.

Alles vielleicht. Ich weiß nicht. Das Leben um mich herum wächst und wächst wie Aluminium. Drüsengeräusche, Hitze und Kälte. In einem. Daß ich mich verstehe aufs Bellen seit einiger Zeit.

Draußen hat es zu regnen begonnen. Es ist nicht so einfach, hat er mit meiner Stimme gesagt, wie du es dir machst. Sein Kopf hat nicht mehr gewackelt. Und Mutter? Es ist einfacher schwer. Traum, es ist Zeit. Hast du Fahrkarten für die Tram?

Ja. Vollmond überm Leidseplein. Außerirdische mit Augen, Mündern, Ohren. Das Herz, höre ich, schlägt. Zwischen den Rippen. Links unterm Portemonnaie. Es ist Zeit, höre ich eine Stimme, erfinde. Für ein paar Gulden. Von Blinden, Stummen, Tauben.

Peut-être tout. Je ne sais pas. La vie  
autour de moi se répand et se répand  
comme de l'aluminium. Bruit de glandes, chaleur  
et froid. En même temps. Que je m'entends aboyer  
depuis peu.

Dehors il a commencé  
à pleuvoir. Ce n'est pas si facile, a-t-il  
dit par ma voix, que  
tu sembles le croire. Sa tête a cessé  
de branler. Et ta mère ? C'est plus simplement  
compliqué. Viens, rêve, il est temps ! As-tu  
des billets de rêve ?

Oui. Pleine lune  
au-dessus de Leidseplein. Des extraterrestres  
avec des yeux, des bouches, des oreilles. J'entends  
battre le cœur. Entre les côtes. À gauche  
sous le porte-monnaie. J'entends une voix :  
Il est temps, invente ! Pour quelques  
florins. Donnés par des aveugles, des sourds, des muets.

## **Der chinesische Löffel**

An einem Tag im November, als ich  
aus einem Versehen heraus  
Erich Fried war, unter anderen Gästen  
in einem Wiener Museum, das voll war  
von Hrdlickas marmornen Schwänzchen, drapiert  
von Kanapees, Prosecco und Bier –

da schaute ich zu, wie all die erwachsenen  
Kinder ihre Mutter ad nauseam  
verzehren, privat und politisch, angerichtet  
mit Fisch und Zucchini auf blaugemustertem  
Porzellan, da wußte ich endlich, daß diese Welt  
sich nicht mehr verwandeln wird  
ins von wem wohl und wie und warum wohl  
anders Gemeinte –

an einem Tag im November, als ich  
der vielen, zu vielen Gedichte  
gedachte und dessen, was ist, was  
es ist, da schaute ich zu, wie Sartre  
sich umdreht im Mund eines aufgeklärten  
Ministers, da umarmte ich den chinesischen Löffel  
wie Nietzsche sein Pferd, mit Nausikaa  
ging ich und pflanzte ein Bäumchen  
ins Heute.

## La cuillère chinoise

Un jour de novembre, lorsque  
par erreur j'étais devenu  
Erich Fried, parmi d'autres invités  
dans un musée viennois rempli  
de petites queues en marbre de Hrdlicka, décorées  
de canapés, de Prosecco et de bière –

alors je regardai les adultes-enfants  
dévorer leur mère *ad nauseam*  
en privé et en politique, servie  
avec du poisson et des courges sur de la porcelaine  
chinoise ; alors j'ai compris enfin que ce monde  
ne se transformera jamais en un état pensé autrement  
par qui et comment et pour quoi  
que ce soit –

un jour de novembre, lorsque  
je me rappelai les nombreux, trop nombreux poèmes  
parmi lesquels – *L'amour est*  
*ce qu'il est* –, à ce moment je regardai Sartre  
se retourner dans la bouche d'un ministre  
éclairé ; alors j'embrassai la cuillère chinoise  
comme Nietzsche, son cheval, et j'allai  
avec Nausicaa planter un petit arbre  
dans l'instant.

## Die nuss

*Daß uns ja nicht der Sieg überrascht.*  
Adam Zagajewski

Vor einiger Zeit,  
als die Geschichte getan hat, was  
getan werden mußte, fing es an,  
das Erstarren im Augenblick  
der Begierde.

Im Schatten des Nußbaums  
schläft die Vernunft und verwandelt sich  
in eine fleischfressende Pflanze,  
in den künstlichen Paradiesen trocknet  
die Hoffnung, schweißnasses Laken  
von früher, und legt sich, ein feiner Staub,  
auf die Linsen.

Tötet nicht eure Feinde, ihr werdet  
sie brauchen! Die Zukunft ist beunruhigend  
nah, einen Steinwurf entfernt.

Und die unreife Nuß  
in der Hand - ist sie Kern  
oder Schale? Schwarzes Entweder-Oder,  
das nicht aus der Haut geht.



## La noix

*Surtout, que la victoire ne nous surprenne pas.*

Adam Zagajewski

Il y a quelque temps,  
quand l'histoire a fait ce  
qu'il fallait faire, alors cela commença,  
cette pétrification au moment  
du désir.

À l'ombre du noyer,  
la raison dort et se transforme  
en une plante carnivore ;  
dans les paradis artificiels, se dessèche  
l'espoir, drap ruisselant de sueur  
passée, comme une légère poussière  
se pose sur la pupille.

Ne tuez pas vos ennemis, vous en aurez  
besoin ! L'avenir est proche et  
comme une pierre lancée  
tout près d'ici.

Et la noix encore verte  
dans la main – est-ce le noyau  
ou la pelure ? Noire, l'une ou l'autre  
reste sur la peau.

## **Zweite natur**

Stauend  
über die Ausdauer, mit der das Lebendige  
lebt, über die Phantasie  
der Triebe, schau ich zu, wie der Garten  
langsam verwildert.

Ich weiß, ohne irgendein Recht, da  
zu sein, bin ich hier. Fristlos kündbar  
sitz ich am Zaun, arglos fertig  
gemacht unter einem fremden Stern, herbeizitiert  
in die Haut, diese einmalige Geschichte,  
und bereite mich vor, während  
der fleißige Nachbar das Gras  
von der Klinge wischt, damit sie  
nicht rostet.

Im gemieteten Paradies nenn ich  
nichts Nennenswertes mein eigen, nur  
eine machtlose Art Liebe, die fremd gehen wird  
mit dem Tod, nur die paar gepackten  
Buchstaben, auf denen ich sitze, nur  
die Erinnerung, das fleißige Lieschen  
meiner Irrtümer, stetig wachsende  
Zweifel, meine zweite Natur.

## Seconde nature

Je m'étonne  
de la persévérance du vivant,  
de l'impulsion fantaisiste  
des pousses, et regarde le jardin  
laissé peu à peu à l'abandon.

Sans avoir le droit d'y être,  
je suis ici. Je le sais. Pouvant être  
congedié sans préavis, je suis assis  
près de la clôture, achevé sournoisement  
sous une étrange étoile, on me convoque pour entrer  
dans la peau, cette histoire unique,  
et je me prépare, alors que le voisin zélé  
arrache l'herbe de la faucille pour  
qu'elle ne rouille pas.

Au Paradis loué, rien  
de ce que je possède ou dit n'importe, sauf  
un certain amour impuissant qui me trompera  
avec la mort, sauf les quelques  
lettres de la valise sur laquelle je suis assis ; sauf  
la mémoire, la *rosette zélée*  
de mes erreurs, les doutes toujours croissants  
et ma seconde nature.

Sicher, auch traurig geworden  
auf natürliche Weise, als ich erwachte  
und den Schlüssel blutrot im Gras  
sah, ohne mich bücken zu können. Wenn  
ich wüßte, wer das getan hat, ich würde  
hingehn. Aber so bleibe ich, ungefragt  
staunend, am Zaun, so beuge ich mich  
vorläufig über ein Blatt, verliebt  
in etwas, ohne Hoffnung  
auf mehr.

Certes, je suis aussi devenu triste,  
naturellement, à mon réveil  
et j'ai vu la clé rouge sang dans l'herbe,  
incapable de me pencher. Si  
je savais qui a fait cela, j'irais  
vers lui. Mais je reste près de la clôture,  
étonné, sans aucun droit, et je m'incline  
un instant sur une feuille, amoureux  
de quelque chose, sans espoir  
de plus.